

Sujet : « La guerre possède à un degré éminent le caractère essentiel du sacré ; elle paraît interdire qu'on la considère avec objectivité. Elle paralyse l'esprit d'examen. Elle est redoutable et impressionnante. On la maudit, on l'exalte.» Roger Caillois, « Le vertige de la guerre » dans Quatre essais de sociologie contemporaine (1951)

Introduction

Roger Caillois écrit en 1936 : « la guerre compte parmi les quelques sujets que l'esprit ne réussit pas encore à regarder fixement ». Il suggère ainsi que la guerre ne semble pas pouvoir être saisie par notre esprit raisonné.

Le sociologue approfondit cette idée dans son essai Quatre essais de sociologie contemporaine qu'il publie en 1963 dans lequel il va jusqu'à rattacher la guerre au sacré dans le chapitre « Le vertige de la guerre » : « La guerre possède à un degré éminent le caractère essentiel du sacré ; elle paraît interdire qu'on la considère avec objectivité. Elle paralyse l'esprit d'examen. Elle est redoutable et impressionnante. On la maudit, on l'exalte. ». Roger Caillois relie tout d'abord ici le sacré et la guerre. Le sacré désigne ce qui appartient à un domaine séparé de la monotonie quotidienne, interdit, inviolable et lié au religieux. C'est aussi ce qui est digne d'un respect absolu inspirant la crainte. Ce dernier aspect du sacré est d'ailleurs rappelé à travers les expressions « redoutable et impressionnante ». On peut d'ailleurs noter la présence d'une personnification de la guerre à travers ces adjectifs qui insistent sur l'emprise de la guerre sur les individus. Roger Caillois explique d'autre part, que la guerre, comme le sacré, provoque la résurgence des passions humaines qui nous rend plus capable de l'envisager de façon raisonnée indépendamment de l'esprit, en toute neutralité. Ces sentiments à l'image d'un événement sacré, sont paroxystiques et semblent s'opposer : « on la maudit, on l'exalte ».

Peut-on penser la guerre objectivement ou n'est-elle qu'un événement sacré, imposant une observation passionnée ? Que révèle ce « vertige de la guerre » ?

Nous verrons à travers du roman Le Feu d'Henri Barbusse, la tragédie d'Eschyle Les Perses, et l'essai de Carl Von Clausewitz De la guerre en quoi tout d'abord la guerre revêt un caractère sacré. Ensuite, nous nous demanderons s'il n'est pas tout de même possible d'envisager la guerre de façon raisonnée, rationnelle. Nous nous demanderons si finalement la recherche d'un « équilibre » entre la vision objective

et la vision passionnée n'est pas la clé de voute pour se dégager de ce « vertige de la guerre » et atteindre une certaine vérité de ce qu'elle est.

I- La guerre possède un caractère sacré, au-dessus de l'ordinaire

A) Elle entraîne un déchainement extrême et incontrôlable des passions humaines dont les principales sont l'admiration et effroi

La guerre est un moment de « l'extrême », à l'image d'un moment sacré, qui permet d'échapper à la monotonie de la vie. Cette rupture entraîne un déchainement des passions de l'ensemble de la société. Roger Caillois dans son essai L'Homme et le sacré parle ainsi d'« effervescence collective », propre aux instants sacrés. L'horreur de la guerre en effet, fascine et suscite l'exaltation de l'individu entraînant une « paralysie de l'esprit d'examen ». Clausewitz appelle ce déchainement de passions et de violence : « La montée des extrêmes ».

-La guerre tout d'abord fascine l'homme. D'ailleurs au début du roman Le Feu d'Henri Barbusse dans le chapitre « La Vision », l'annonce de la déclaration de guerre provoque une forme d'enchantement : « la guerre est déclarée. Si attendue qu'elle soit, la nouvelle cause une sorte d'éblouissement, car les assistants en sentent les proportions démesurées ».

D'autre part, Eschyle à travers le récit théâtral de la guerre de Salamine dans sa pièce Les Perses, rend compte de la crainte et de la pitié qu'elle occasionne chez les individus en temps de guerre. Cette crainte est principalement ressentie dans cette pièce par les femmes qui attendent le retour de leurs enfants et conjoint. On peut observer cette angoisse du deuil à travers le discours du Coryphée v.541-542 : « En gémissant languissants les femmes perses pleurent leurs époux ». Leur douleur pathétique est indicible. C'est pourquoi elles s'expriment en onomatopées telles que « Oppopoi » ou « Ho la la ».

De plus, Eschyle nous décrit également dans sa pièce comment ces passions incontrôlables rendent dépourvus de toute raison par le biais du personnage de Xerxès. La guerre va en effet provoquer en lui un déchainement de l'orgueil et la démesure. Ce hybris l'amène à penser qu'il peut défier les Dieux et qu'il est invincible. C'est ce qui va le mener à sa perte. Aveuglé, Xerxès va croire à la ruse Athénienne et ainsi provoquer la défaite de son armée. Cette idée de paralysie de l'esprit d'examen se retrouve aussi dans le roman Le Feu d'Henri Barbusse. Le narrateur explique en effet que lui et les membres de l'escouade ont perdu la faculté de penser : « On serait peut-être tués un jour, ou prisonniers. Mais on ne pensait plus à rien. On ne pouvait plus, on ne savait plus. ».

B) Une transgression collective et temporaire des valeurs communes

-La guerre est un moment spécifique où les valeurs sont bouleversées. Cette suspension des valeurs communes, acceptée par tous, contribue au caractère sacré de la guerre. Cette dernière est ainsi un instant en rupture avec le profane, le quotidien. Cette « transgression » commence tout d'abord par la déclaration de guerre qui implique un droit de tuer pendant toute la durée du conflit ce qui est contraire à toute loi juridique ou morale.

-Cette autorisation de « tuer » provoque d'ailleurs une confusion parmi les soldats qui ne parviennent plus à distinguer le bien du mal, ils ont envahi par « le vertige de la guerre ». Henri Barbusse d'ailleurs rend compte de cette problématique dans le chapitre 20 « Le Feu » de son roman du même nom, au cours duquel les soldats se demandent leurs vont être jugés à la fin de la fin de la guerre : « regarderont-ils ces tueries et ces exploits dont nous ne savons

pas même, nous qui les commettons, s'il faut les comparer à ceux des héros de Plutarque et de Corneille, ou à des exploits d'apaches ! ». Ce passage montre la désillusion des soldats et illustre bien ce bouleversement des valeurs, propre à la guerre, auquel ils ne sont pas habitués. Ils sont perdus, ils ne savent plus comment penser « comme il faut ».

-Dans le même roman, Henri Barbusse nous décrit des modes de vie en temps de guerre qui sont très éloignés de quotidien. C'est le cas par exemple à travers l'épisode raconté, au chapitre « La Terre », du cuisinier Martin César qui se distingue par sa capacité à toujours trouver de quoi faire du feu. Il y arrive cependant en n'hésitant pas à brûler n'importe quel objet que ce soit un violon, un canapé ou une queue de billard. Brûler ces objets en temps de non-guerre serait mal perçu voire condamné, ce qui n'est pas le cas dans le roman. Le cuisinier est au contraire renommé et célèbre pour ces actes-là.

-Dans la pièce d'Eschyle Les Perses, cette transgression des valeurs communément admises s'observe à travers le comportement de l'armée Perse. En effet, cette dernière va au cours du conflit s'en prendre délibérément aux temples grecs en les pillant ce qui est proscrit entièrement en temps normal.

C) L'individu s'efface devant la force collective et subit l'action de forces qui nous dépassent

D'autre part, le domaine sacré échappe à la raison du commun des mortels. D'ailleurs, les raisons de la guerre tout comme le sacré dépassent l'homme. Cela s'explique notamment par l'intervention de forces supérieures telles que le hasard ou l'intervention des Dieux.

-En temps de guerre, comme l'explique Clausewitz dans son ouvrage De la guerre, les généraux ont une connaissance limitée des moyens et des volontés de l'adversaire. Il explique ainsi que le hasard joue un rôle déterminant dans la finalité de la guerre. Il écrit ainsi : « Les trois quarts des éléments sur lesquels se fonde l'action flottent dans le brouillard d'une incertitude plus ou moins épaisse. ». L'auteur compare d'ailleurs la guerre à un « jeu de cartes ». Les deux adversaires n'ont pas la même main et ne connaissent pas celle de l'autre, ni leurs intentions. De plus, l'attribution des meilleures cartes à l'un des deux partis n'assure pas la victoire certaine. Le camp adverse par sa capacité à anticiper les coups de l'adversaire peut aussi bien l'emporter. Ainsi, la guerre relève d'une grande part d'incertitude. Différents facteurs déterminants sont en effet imprévisibles comme les phénomènes météorologiques. Les Russes gagnèrent par exemple la Bérézina du fait du climat auquel ne furent pas préparés les soldats de Napoléon. A défaut de certitude, les généraux sont amenés à effectuer des calculs de probabilités dans le but d'évaluer leurs chances de victoire. Cependant, les calculs probabilistes ne sont pas absolus et peuvent s'avérer être faux. Une victoire ne peut ainsi être prévue. Il peut y avoir ainsi des événements qui perturbent ou favorisent les chances de victoire, que l'homme ne peut contrôler. D'ailleurs dans la pièce d'Eschyle Les Perses, malgré la supériorité en hommes et en armes, l'armée perse commandée par Xerxès a essuyé une terrible défaite face aux Athéniens.

-La guerre est un événement séparé de la vie ordinaire au cours duquel les Dieux peuvent en déterminer l'issue. Ainsi, par exemple dans la pièce d'Eschyle Les Perses, Xerxès ne peut s'opposer à la décision divine qui souhaite la défaite de son armée en réponse à son comportement impie. Xerxès a en effet détruit les temples grecs et est persuadé qu'il est capable de surpasser la nature en construisant un pont au-dessus de l'Hellespont. La défaite est présagée dès le début de la pièce à travers le songe de la reine Atossa.

Barbusse par le biais du narrateur écrit d'ailleurs : « Il y a quelque chose qui excède les forces de la volonté, quelque chose de surnaturel ». La guerre apparaît aussi selon Henri Barbusse comme un temps en rupture avec le prosaïque, le quotidien au cours duquel des phénomènes incontrôlables se produisent.

Transition : La guerre possède ainsi un caractère sacré résultant de son aspect séparé de l'ordinaire, où la transgression des valeurs est autorisée temporairement, et du fait des passions qu'elle déclenche. La guerre semble ainsi imposer à l'individu une vision passionnée d'elle-même, elle « paralyse l'esprit d'examen ». Cependant, ne peut-on pas envisager la guerre sous un angle plus raisonné ?

II- Pourtant, une étude rationnelle de la guerre n'est-elle pas possible ?

A) la guerre est une « continuation de la politique par d'autres moyens »

Comme l'explique Clausewitz, la guerre est un fait d'abord politique comme il l'écrit dans son essai De la guerre : « la guerre n'est qu'une simple continuation de la politique par d'autres moyens ».

On ne fait pas la guerre pour rien en effet, elle a objectif politique. Le but d'une guerre explique-t-il, est de maintenir l'intégrité de l'état lorsqu'il est menacé. Le philosophe Sun Tzu écrit ainsi dans Art de la guerre « La guerre est d'une importance vitale pour l'État. C'est le domaine de la vie et de la mort : la conservation ou la perte de l'empire en dépendent ; il est impérieux de bien le régler. ». Cette défense de la « survie » de l'état se traduit par une conquête de territoire afin d'étendre son influence ou par une simple défense de ses frontières. Elle résulte donc d'une analyse raisonnée d'une situation.

B) « le génie martial » des chefs de guerre leur permet de penser la guerre objectivement

La guerre par son caractère sacré échappe au commun des mortels. Mais cela ne signifie pas qu'aucun n'est capable de l'étudier et de conserver son esprit de raison en temps de guerre. En effet, les grands hommes, les chefs de guerre, qui ont cette faculté, parviennent à éviter la « paralysie de leur esprit d'examen » et « considérer la guerre avec objectivité ». Clausewitz nomme cette capacité : « le génie martial ». Il compare d'ailleurs cet équilibre permanent de l'esprit du chef de guerre à une aiguille d'une boussole « sur le navire en pleine tourmente ».

-Le « génie martial » est représenté dans la pièce d'Eschyle Les Perses, par le personnage de Darios. Ce dernier est présenté par le chœur comme le chef de guerre exemplaire et même comme « l'égal des Dieux » au vers 633. C'est un chef de guerre raisonnable en toute circonstance et qui n'a pas été envahi par la démesure, l'hybris, comme son fils Xerxès. Il a eu contrairement à son fils, la lucidité et la sagesse de ne pas défier les Dieux en voulant conquérir l'Asie ou construire un pont au-dessus Hellespont.

C) Un retour de la raison grâce aux témoignages et aux auteurs

Les ouvrages et témoignages de la guerre cherchent à nous faire comprendre certains rouages de la guerre et son organisation. Grâce à leurs enseignements, le commun des mortels peut

prendre conscience du caractère extrême de la guerre. Il va ainsi pouvoir observer lui aussi, au moins en partie, la guerre sous un angle plus rationnel.

-Ceux qui ont vécu la guerre, grâce à leur expérience sont capables de voir en se dégageant de l'emprise des sentiments sur l'esprit en cette période. On observe d'ailleurs ce changement dans le roman Le Feu d'Henri Barbusse, dans lequel les soldats de l'escouade évoluent vers plus de lucidité. Cette prise de conscience se traduit au cours du roman par la montée de la révolte contre cette guerre où la mort et l'inégalité régit le quotidien.

-Clausewitz dans son roman De la guerre se présente comme un théoricien de la guerre. Il analyse en effet dans son ouvrage l'ensemble des rouages de la guerre et permet ainsi à tous de considérer la guerre sous un angle plus raisonné, plus rationnel.

-La pièce d'Eschyle Les Perses est d'ailleurs une œuvre à vocation pédagogique. Eschyle renverse les points de vue en présentant aux Athéniens, la bataille de la Salamine vue par les vaincus. L'auteur avertit notamment les grecs des dangers de la démesure et de la réversibilité des destins.

III- Finalement, ce « vertige de la guerre » dévoile la nature profonde de la guerre

L'observation de la guerre se présente ainsi comme une dualité entre une vision envahie par les passions et une vision rationnelle. N'est-ce pas à travers cette dualité de la guerre que l'on peut accéder à sa nature ?

A) Une observation raisonnée est insuffisante

Une observation uniquement fondée sur la raison ne suffit pour acquérir une certaine vérité de ce qu'est la guerre. En effet, le discours raisonné entrave une partie de la réalité de la guerre telle que son horreur. On retrouve d'ailleurs cette idée dans le roman Le feu d'Henri Barbusse à travers le personnage de Cocon. En effet, ce personnage passe son temps à effectuer de multiples calculs, à dénombrer les troupes ou à étudier l'organisation de l'armée. Il cherche à rendre compte de la guerre le plus objectivement possible. Cependant, ses chiffres sont éloignés du quotidien terrible des soldats dans les tranchées. Ils entravent toute expression des sentiments qui font pleinement partis de la guerre. L'horreur provoquée par la guerre est telle que considérer la guerre sans sensibilité efface une partie de nature de la guerre. D'ailleurs, comme nous l'avons vu et comme l'explique Clausewitz dans son ouvrage De la guerre, la guerre est soumise aux incertitudes et la vision raisonnée a donc ses limites. Le chef de guerre bien que possédant son « génie martial » ne peut saisir certains éléments de la nature de la guerre

B) Cette difficulté à appréhender la guerre par la raison révèle-telle une absence de sens ?

La vision passionnée prouve d'une part l'horreur de la guerre, qui n'a finalement pour seule finalité l'anéantissement de l'être humain. Eschyle dans Les Perses dénonce le caractère si funèbre de la guerre lorsqu'il en vient à évoquer la défaite de Xerxès : « Jamais en un seul jour n'aura péri une aussi grande foule d'hommes » (431-432). Le personnage du Messager ajoute ensuite : « Et pourtant sache bien que ce n'est pas encore la moitié des malheurs. ». La guerre semble ainsi n'être que source de peines et de destructions humaines. Le but de l'homme est de vivre, pourquoi vouloir s'anéantir ?

-La vision raisonnée semble de plus n'être que limitée qu'au déclenchement de la guerre. En effet, la « machine guerrière », pensée au départ par l'homme, semble au cours du conflit comme nous l'avons vu, échapper à l'homme. Elle devient incontrôlable.

Aurions-nous signé l'acte de la guerre de la Première Guerre mondiale si nous savions que près de vingt millions de personnes allaient périr ? André Glucksmann conclut ainsi dans son essai Discours sur la guerre que la guerre n'est finalement « qu'une convaincante absence de sens ».

Conclusion

Au cours de cette étude, nous avons ainsi vu d'abord que la guerre revêt un caractère sacré. Elle est en effet un moment extrême, en rupture avec la temporalité ordinaire, qui entraîne un déchainement des passions humaines. Le caractère sacré de la guerre relève aussi d'un accord collectif de bouleversement des valeurs communes ainsi que de l'intervention de forces supérieures qui donnent à la guerre un caractère extraordinaire et insaisissable rationnellement. Cependant, l'aspect politique de la guerre et l'existence de chefs de guerre capables de garder leur esprit raisonné à toute épreuve, prouvent qu'une observation rationnelle de la guerre a une certaine valeur. Finalement, cette double perspective de considération donnant ce « vertige », questionne sur l'existence d'un sens à la guerre.

Cette absence de sens du moins saisissable par l'homme, n'est-ce pas ce qui donne le plus de sens à la paix ?